

gnité et la simplicité de sa vie, c'est peut-être surtout par sa bonhomie soldatesque que Charette s'est fait tant aimer de ses zouaves.

Soit auprès du Pape en 1870, il a eu en tout vingt-sept mille zouaves. Il n'a qu'à faire un signe pour que tous ceux qui survivent se rangent sous son drapeau. Le mot qu'il entend le plus souvent est celui-ci :

—Vous savez, mon général, ce sera quand vous voudrez.

Quoique père de famille, l'ouvrier sellier dont nous avons joint le nom au sien, s'engagea sous ses ordres quand il partit pour l'Italie.

En 1870, malgré son âge, Courthouis revint et dit à Charette : "Général me voilà."

Mais, pour démontrer, il n'y a rien de mieux que les anecdotes.

En 1871, Courthouis va dans un château dont le propriétaire lui dit :

—Courthouis, restez donc ici jusqu'au soir, vous mangerez en bas.

"En bas," cela voulait dire : "A la cuisine."

—Très bien, monsieur, je vais mettre ma blouse.

—Et pourquoi ?

—Dame, vous m'envoyez manger avec vos valets. Je ne veux pas y aller avec l'uniforme des zouaves du général.

Quelque temps après, Charette apprenait cela. Vite, il prend le train. Il descend chez le propriétaire en question, qui est d'ailleurs son ami. Il lui dit :

—Comment, tu as fait cela ? Sais-tu de quelle façon j'agis avec Courthouis, moi ? Pendant l'armistice, il me demande un congé pour aller embrasser sa femme et sa fille. J'avais besoin de lui. Je refuse. Mais un quart d'heure après, une dépêche partait pour Challans, et le lendemain sa femme et sa fille arrivait à l'hôtel. Le soir à dîner devant mon état-major, j'avais à ma droite la femme, à ma gauche la fille de Courthouis. Et lui, était en face de moi. Voilà comment on se conduit avec Courthouis !

Mais la plume raconte mal ces choses. Il faut entendre dire cela par une bouche vendéenne, chaude, émue, enthousiaste.

En sa qualité de royaliste, Courthouis sera traité de gâteaux par MM. les républicains. Il n'est pas que soldat pourtant. Voyez-le agir en tant que citoyen. Il est à son neuvième sauvetage. Une fois, deux enfants jouant sur la margelle d'un puit, tombent au fond. A cette nouvelle, Courthouis fend la foule. Il n'y avait pas de corde. S'aidant des genoux et des coudes, Courthouis descend dans le puits où l'on ne voyait plus les enfants. Il plonge. Il les ramène à la surface, les tenant de ces deux bras au-dessus de l'eau glaciale dans laquelle il avait tout le corps.

Nous avons appris, d'autre part, qu'on a sollicité pour lui une médaille de sauvetage.

—Eh ! oui, a répondu le préfet, personne n'en mériterait mieux, mais je ne peux pourtant pas médailler un royaliste !

Courthouis que l'on renseigne sur la démarche faite, écrit vite cette lettre :

"Vous avez raison, monsieur, le préfet, un zouave de Charette n'a pas besoin de récompense."

Zouave de Charette ! Quand un Vendéen a dit cela il a tout dit. C'est que le général aussi n'a jamais voulu autour de lui que d'honnêtes gens. L'avoir servi est le plus beau des brevets.

De Fonteclose à Challans, le matin du banquet, nous étions en voiture avec Charette. On le reconnaît. On l'accle. Nous descendons. Un vieillard d'au moins quatre-vingts ans vient au-devant de lui, se découvre, lui dit

—Mon général, c'est moi qui ai *foncé* tout seul une compagnie de bleus, pour tuer le porte-drapeau et apporter l'étendard à votre grand-oncle. Mon fils était avec vous à Mentana. J'ai un petit-fils que j'aime bien. Je vais prochainement mourir. Je voudrais vous entendre dire que vous prendrez mon gas, si jamais vous avez besoin de lui.

—Voilà ma réponse, fit le général.

Et il l'embrassa.

On a ce qu'on veut avec ces réponses-là.

Quelques minutes auparavant, Courthouis disait à un autre vieux :

—Est-ce que tu viens au banquet, toi ?

—Je ne puis pas, je suis malade.

—Veux-tu que je le porte ?

—Ah ! malheur ! je mourrais dans tes bras.

Ecoutez cette réponse.

—Où pourrais-tu mourir mieux que dans les bras d'un zouave de Charette.

Nous avons pris Courthouis comme prototype du soldat fier de son général. Nous aurions pu en citer plus d'un autre. On nous a rempli les oreilles d'exemples de même nature.

Courthouis, d'ailleurs, est l'homme le plus connu de Challans. C'est le bras droit de M. de Baudry d'Asson, qui le traite en frère. Courthouis aussi a, comme il dit, ses papiers en règle. Sur le mur de sa chambre est un cadre qui contient le portrait de celui qu'il appelle son Roi. Au-dessous de ce portrait, on lit :

A mon fidèle et brave Courthouis.

HENRI.

Après cela on doit plus rien dire.

C. CHINCOLLE.

L'AUTEL DU PRECIEUX SANG.

I

L'autel est élevé ! C'est un trône de marbre,
Pur et blanc comme un cœur où Dieu fait son séjour.
La croix est au sommet, se dressant comme un arbre
Dont les rameaux sanglants nous arrosent d'amour.

C'est un nouveau Calvaire. Oh ! voyez les épines,
Et l'éponge et les clous, souvenirs de douleur,
Les verges qui du Christ broyaient les chairs divines,
La lance, heureuse clef, qui nous ouvrit son cœur !

C'est un sépulcre neuf qui cache en son enceinte,
Le vainqueur de la mort, le Dieu fort et vivant ;
Il est là, prisonnier, exhalant une plainte
Que les cœurs des mortels apaisent en l'aimant.

C'est la table d'amour, la table des délices,
Où se verse le vin qui fait l'ange ici-bas.
O Vierges, approchez, les éniivrants calices,
Du sang de votre époux, ne désempliront pas !

C'est l'autel du Seigneur ! Offrons-lui nos louanges,
Et chantons ce SANCTUS ici grave trois fois.
Que la terre et les cieux, les hommes et les anges,
Mon Dieu, pour te bénir, mêlent toutes leurs voix !

UNE SŒUR DU P. S.